

Barbara Wood

LA GUÉRISSEUSE ET LE ROI

Roman

*Traduit de l'anglais (Etats-Unis)
par Alexandra Forterre*

Titre original : *The Serpent and the Staff*

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2^e et 3^e a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon, sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© 2013 Barbara Wood

© Presses de la Cité, 2013 pour la traduction française
ISBN 978-2-258-10363-4

Presses
de
la Cité

un département **place des éditeurs**

place des éditeurs

*A Walt, mon époux,
avec tout mon amour*

Prologue

Je me souviens de la chute de Jéricho : j'avais seize ans et j'étais amoureuse.

Les bruits nocturnes de la ville, active de jour comme de nuit dans la vallée du Jourdain, pénétraient dans ma chambre par le balcon. Je me tournais et me retournais sur ma couche, incapable de dormir, la tête pleine de rêves. Je ne songeais pas à la guerre, mais au beau visage de Benjamin.

Cette nuit-là, le tonnerre grondait au loin. Un orage venu de la Grande et Vaste Mer enflait, bousculant ses nuages noirs au-dessus de la côte, puis de Jérusalem, pour bientôt éteindre la soif de Jéricho. Grâce en soient rendues au Très-Haut ! Les dattiers de mon père ont besoin de pluie, avais-je pensé.

Mon père était justement au temple, où il faisait l'offrande d'un agneau de printemps bien gras, pour obtenir la fin de la sécheresse. Son frère, un médecin de renom, s'était rendu dans le quartier pauvre durement frappé par la fièvre. Ses habitants le connaissaient bien et l'appelaient « guérisseur bien-aimé ».

Mais en cette tragique nuit de printemps, ce n'était ni leur charité ni leur piété qui accaparaient mes pensées. Dès que je fermais les yeux, Benjamin m'apparaissait et j'appelais à moi son sourire, son rire, ses larges épaules et sa démarche. J'étais une jeune fille rêvant au mariage. Benjamin était le fils d'une riche famille, détentrice d'un monopole sur le fructueux commerce d'étoffes. Son père était un proche ami du roi.

Nous étions fiancés.

Ce soir-là, en m'embrassant à l'heure du coucher, mon père m'avait promis d'évoquer la date des noces avec le père de Benjamin. Il fallait que ce soit en été : il n'y a pas de meilleure période pour une union !

Ma vie était parfaite. Mon père comptait parmi les citoyens les plus puissants de Jéricho et ma mère descendait d'un roi de Syrie, au nord. Nous habitions un palais aux colonnes de marbre, à l'abri des murailles d'une ville fortifiée, la plus sûre au monde. Notre maison – qui ne le cédait en taille et en élégance qu'au palais royal – se dressait à l'ombre protectrice de la formidable tour sud-ouest, d'où les soldats avaient toujours défendu la cité à travers les âges. Nous avions des serviteurs et du mobilier raffiné, mes sœurs et moi portions des robes tissées de la laine la plus douce. Nos bijoux étaient d'or, notre vaisselle d'argent. Une vie d'abondance et de joie déployait devant moi ses multiples possibilités, tel un festin.

Aucune fille au monde n'était plus heureuse que je ne l'étais.

Le tonnerre se rapprochait, roulant au-dessus des collines, à l'ouest. Quand j'entendis des cris et des hurlements dans les rues, sous mon balcon, je me demandai qui pouvait craindre une pluie de printemps.

Puis un cri me parvint d'en bas. Du vacarme. Le bruit de pieds battant la pierre polie du dallage. Je volai de mon lit à la galerie intérieure qui courait le long de la salle principale, où nous recevions les invités et donnions de fabuleux banquets. J'écarquillai les yeux à la vue de soldats entrant chez nous sans façon, à grandes enjambées. Ils ne portaient pas les tuniques vertes des troupes cananéennes mais des pagnes blancs, des pectoraux de cuir et des casques qui leur enserraient le visage. Lorsqu'ils se mirent à aboyer des ordres aux serviteurs paniqués, je compris qu'ils étaient égyptiens.

Ce n'était donc pas le tonnerre ni la pluie que j'avais entendu, mais le grondement des chars de guerre lancés à travers la plaine de Jéricho.

Pétrifiée, je vis un fantassin saisir une de nos servantes par les cheveux et la traîner au sol malgré ses hurlements et ses ruades. Une nourrice apparut, avec dans ses bras un bébé : la plus jeune de mes sœurs, qui n'avait pas encore de nom. D'une seule main, il attrapa ses petits pieds, l'arracha à l'étreinte protectrice et la projeta contre le mur. Le crâne, si fragile, s'ouvrit d'un coup. Du sang et de la cervelle s'en échappèrent.

Je perçus des pas derrière moi et fis volte-face. C'était tante Rakel, munie d'une lampe et dont les sandales bruisaient sur le sol de marbre. Sa robe blanche flottait autour d'elle comme un nuage. Son visage était pâle.

— Vite, Avigail, dit-elle. Habille-toi. Nous devons nous mettre à l’abri.

Je m’exécutai à la hâte et nous quittâmes l’étage par un escalier retiré. Le reste de la famille nous attendait à la porte d’un passage secret. Ma mère avait un bras passé autour des épaules de mes deux jeunes sœurs. Ses yeux étaient emplis d’effroi, ce qui m’inquiéta. C’était une beauté de sang royal. Tout le monde s’extasiait sur sa prestance et son élégance, mais à cet instant précis, elle était l’image même de la panique.

Nous frissonnions en entendant les hurlements qui envahissaient notre maison, le fracas des objets et des meubles renversés et les cris proférés en égyptien. Allons ! Tout cela n’était qu’un rêve. C’était un cauchemar dont je me réveillerais bientôt. Le roi n’avait-il pas assuré la paix entre Jéricho et l’Egypte ? Un traité avait été signé.

L’intendant de la maison apparut, sa longue robe noire en désordre, sa large ceinture rouge dénouée. Il s’appelait Avraham et servait notre famille depuis deux générations.

— Le palais n’est pas sûr, maîtresse, dit-il à ma mère. Les Egyptiens forcent l’entrée de toutes les maisons. Vous serez plus en sécurité hors des murs. Je vais vous conduire dans les collines.

— Mais mon époux...

— Vite, maîtresse !

Tante Rakel me prit par le bras.

— Viens, Avigail. Sauvons-nous.

Ses yeux brûlaient de peur dans son visage blême. Son mari, mon oncle, était dans le quartier pauvre. Mon père, au temple. Le Très-Haut les protégerait-il ?

Nous suivîmes Avraham dans un étroit passage ménagé autrefois dans les murailles, pour permettre la fuite lors des nombreux raids subis par Jéricho au fil du temps. Terrorisés, nous filâmes, le cœur battant et les oreilles bourdonnant des cris de nos serviteurs.

Nous émergeâmes dans la nuit, nuit de chaos et de confusion. Dans les rues, les gens fuyaient à toutes jambes, des cavaliers à leurs trouses. Nous nous blottîmes les uns contre les autres en attendant qu’Avraham trouve un moyen de nous mener jusqu’aux champs. Les portes de la ville s’ouvraient sur une vision d’horreur : des torches embrasées, des soldats luttant au corps-à-corps, des généraux sur des chars dorés, des cris inhumains et du sang, tellement de sang...

Nous courûmes.

Les citoyens de Jéricho, certains à moitié nus, s'égaillaient dans toutes les directions, le long des rues, dans les champs lourds des promesses du printemps, les bras chargés d'enfants et d'affaires, tandis que les soldats égyptiens armés de lances ou d'épées les pourchassaient.

Alors que notre groupe traversait un champ d'oignons sous la pleine lune, un cavalier égyptien surgit de nulle part, se ruant droit vers nous. Je me jetai sur le côté et échappai de justesse aux sabots qui martelaient la terre. Ma mère avait fait de même, évitant ainsi d'être piétinée. C'est alors que l'épée du soldat accomplit un terrifiant arc de cercle. La lame trancha le cou de ma mère aussi proprement que la faux une gerbe de blé. Sa tête vola, une expression de surprise figée sur ses traits. Le cheval de guerre poursuivit sa course et je regardai ma mère vêtue de blanc s'écrouler d'un bloc, telle une statue jetée à bas.

Je m'immobilisai, bouche bée, incapable d'assimiler ce que je voyais, ce qui s'était passé. Je me mis à chercher sa tête. Pour quelle raison ? Je l'ignore, mais à cet instant-là, il me paraissait capital de la trouver.

Tout ce dont je me souviens après, c'est de bras forts m'emportant. Puis le noir m'enveloppa.

Il faisait toujours nuit quand je repris conscience parmi un groupe de fugitifs, cachés dans les montagnes à l'ouest de Jéricho. Un grand nombre de personnes avaient trouvé refuge dans les grottes et les taillis aux épais fourrés. Là, ils se soutenaient mutuellement et regardaient avec horreur leur cité tomber aux mains des puissantes troupes de Pharaon.

Une silhouette, grande et élancée, émergea de l'obscurité. Louange au Très-Haut ! C'était le fils de Rakel, mon cousin Yacov. J'appris qu'il m'avait portée jusqu'aux collines avant de repartir à Jéricho pour savoir ce qui s'y passait.

— Dites une prière, fit-il. Les hommes ont été tués. Ils les ont rassemblés, emmenés au temple de la Lune et mis à mort. Je l'ai vu de mes propres yeux.

— Mon père ? demandai-je.

La mine sombre de Yacov parlait pour lui.

— Le mien aussi, ajouta-t-il. Ils l'ont arraché au chevet d'un malade et mené au massacre. A présent, ils ont rejoint le Très-Haut, loué soit son nom.

Tante Rakel plonge son visage dans ses mains.

— Très-Haut, accueille leurs âmes en ton amour, murmura-t-elle.

Son voile avait glissé, révélant une luxuriante chevelure auburn. Celle de Yacov, ainsi que sa barbe, était du même acajou.

— C'est la fin de Jéricho ! C'est la fin du monde ! gémissaient les gens.

— Pharaon n'a pas l'intention de détruire la ville : il veut l'occuper. C'est un centre prospère, à la croisée de nombreuses routes commerciales lucratives. Mais nous ne pouvons pas retourner dans nos maisons pour autant, car elles seront données aux Egyptiens. C'est ainsi que Pharaon étend son empire : en conquérant les bourgs et les cités de Canaan et en les asservissant à l'Egypte, conclut Yacov avec amertume.

Mes sœurs, âgées de neuf et onze ans, se balançaient d'avant en arrière, les mains plaquées sur le visage.

— Que pouvons-nous faire ? Qu'allons-nous devenir ?

— Ne pouvons-nous attendre, Yacov ? demanda tante Rakel. Ne pouvons-nous rester ici jusqu'à ce que les combats se calment, et peut-être négocier le retour chez nous ?

Elle pressait avec force ses mains l'une contre l'autre tout en luttant pour conserver son calme. Mes parents morts. Son époux assassiné. Il lui incombait dorénavant, ainsi qu'à son jeune fils, de veiller à notre survie.

Yacov secoua la tête.

— Les Egyptiens violent les femmes, dans le but de répandre la semence de l'Egypte et d'assurer la loyauté à Pharaon à travers leurs bâtards. Mère, les filles et toi ne pourrez jamais retourner là-bas.

— Pourquoi tout cela, mon fils ? s'écria Rakel, qui cherchait un sens à cette calamité.

— Ils disent que Pharaon a besoin de bras pour que sa nouvelle cité voie le jour. Ses troupes se livrent à des raids dans les terres au sud, afin de faire des prisonniers, qu'ils emmènent de force vers l'Egypte. Les Apirous sont leur cible de prédilection, car ce sont des bergers nomades sans défense, faciles à capturer. Mais quelques Cananéens sont également tombés entre leurs mains.

— Pharaon doit être fou, dis-je amèrement, tout en serrant mes deux jeunes sœurs dans mes bras. Les Apirous sont un peuple

ignare, incapable de construire des bâtiments de pierre. Ils ne savent qu'ériger des tentes en peau de chèvre !

— Avigail ! Dis une prière ! s'exclama tante Rakel. Ne dénigre jamais un peuple dont tu ne sais rien !

— Les Apirous apprendront à bâtir, dit mon cousin Yacov.

Des larmes roulèrent sur les joues de ma tante.

— Ne crains rien pour Jéricho, mère, ajouta-t-il. Les rois passent et se succèdent, les royaumes s'élèvent et tombent. Mais notre cité demeure éternelle. Aucune force sur terre ne peut abattre ses murailles imprenables.

Il se tourna vers la ville, où déjà les combats diminuaient en intensité. Pendant qu'il parlait d'« attaques surprises », de « traités rompus » et des multiples trahisons de l'Égypte envers Jéricho, je scrutais la plaine obscure, en quête de ma mère. Magnifique, aimée de tous, brutalement décapitée. J'aurais voulu pleurer, mais je n'avais pas de larmes. C'était comme si le cavalier m'avait aussi mise à terre et que mon corps gisait à côté de celui de ma mère, me laissant tel un spectre insensible.

Et où était Benjamin ? Mon bien-aimé, mon fiancé.

— Nous devons quitter cet endroit, dit Yacov en se levant.

Il n'avait que dix-huit ans, mais ainsi dressé il ressemblait à un géant dans sa tunique marron à la taille cintrée qui lui tombait aux genoux, une cape noire sur les épaules. Il sortit des anneaux d'or de sa ceinture.

— J'ai de l'argent. Nous nous joindrons à d'autres familles pour nous déplacer plus sûrement.

— Nous ne pouvons pas abandonner ainsi nos maisons ! se récria Rakel.

— Mère, une fois la ville sous leur contrôle, les troupes de Pharaon vont passer ces collines au peigne fin, à la recherche des fuyards. Nous n'avons pas le choix.

Ces paroles laissèrent Rakel songeuse.

— J'ai fait un rêve prémonitoire. Mais quand je l'ai raconté à mon mari, il m'a conseillé de l'ignorer, disant que ce n'était rien. A présent, je sais que les songes sont des messages du monde invisible, peut-être même du Très-Haut, et qu'on ne doit pas les négliger. Je ne sous-estimerai plus jamais leur pouvoir prophétique.

Elle se tourna vers son fils.

— Nous avons des cousins dans le Nord, dit-elle avec gravité.

Elle retrouvait son sang-froid. En tant que doyenne de notre groupe, elle ne pouvait se permettre de laisser libre cours à ses émotions, même si le deuil la frappait aussi.

C'est d'ailleurs ce que je retiens de cette nuit-là : la présence inébranlable de tante Rakel. Sa force.

Elle me fit face.

— Avigail, je te confie tes sœurs. Un long voyage nous attend et nous devons veiller les uns sur les autres. Ne perds pas la foi. Le Très-Haut nous guidera vers une nouvelle demeure dans le Nord. Pour l'instant, prions. Ensuite, nous partirons pour Ougarit, en Syrie.

Le cœur brisé, je regardai ma ville natale en contrebas. Je n'y avais connu que joie et sécurité. La douleur était insupportable. Mon père et mon oncle, morts. Ma mère, couchée dans un champ. Et Benjamin, mon aimé ? Tante Rakel avait beau nous assurer que les cousins d'Ougarit nous accueilleraient, je savais que je ne serais pas heureuse là-bas, dans une maison qui n'était pas la mienne.

Avec nos vêtements pour tout bagage, nous tournâmes donc le dos à Jéricho et à la demeure de nos ancêtres pour entreprendre notre douloureux exode, pleurant et nous soutenant les uns les autres. Nous formions un fleuve humain, composé d'exilés au futur incertain. Nous laissions derrière nous des biens précieux – mobilier de cèdre et de pin, vases d'albâtre et de malachite, bijoux transmis de générations en générations –, mais nous emportions des richesses plus grandes encore : les histoires familiales, des noms, des événements, des tragédies et des triomphes, des secrets aussi – car chaque famille en possède. Conservés avec soin dans nos cœurs, nous les rappelions à nos esprits. Nos maisons étaient peut-être perdues, mais pas notre identité. Nous étions cananéens, les descendants de Shem, fils de Noah : nous étions les élus d'El, le Très-Haut.

Quant à moi, Avigail Bat Shemuel, ce ne fut pas lors de cette nuit mémorable, ni pendant notre fuite vers Jérusalem, où des amis nous recueillirent et nous donnèrent des provisions pour le rude périple à venir, mais quelque part dans les plaines de Sharon et de Jezreel, dans les collines à l'ouest de la Galilée, alors que nous campions – le vieil Avraham, ma tante Rakel, Yacov, mes deux sœurs, trois serviteurs et moi – avec les nomades et les bergers, tandis que je priais le Très-Haut pour les âmes de mon père, de mon oncle, de ma mère et de Benjamin, tandis que je dormais sous

les étoiles froides et impersonnelles, ou que je pleurais, la tête enfouie dans mes bras, m'interrogeant sur mon avenir et me disant que mon cœur serait à jamais vide, que je murmurai un serment – silencieux, secret, intime et connu de moi seule. Jamais plus on ne me prendrait ma maison. Jamais plus je ne permettrais à un ennemi de faire du mal à ma famille. Où que j'aie, dans n'importe quelle ville inconnue ou terre étrangère, je m'enracinerais, revendiquerais un lieu pour moi et les miens : jamais plus nous ne serions chassés comme en cette tragique nuit de printemps où Jéricho tomba...